

## L'Heure du conte



Cahiers de  
littérature  
orale  
2019 **N° 86**

PRESSES DE L'INALCO  
CAHIERS DE LITTÉRATURE ORALE, N° 86  
3 DÉCEMBRE 2020

Nicole Belmont, Jean-Marie Privat  
et Marie-Christine Vinson (dir.)

L'Heure du conte

ISBN 978-2-85831-371-6

211 pages

20 €

Consultable en ligne :

<https://journals.openedition.org/clo/4543>

**LIVRES  
DE RÉFÉRENCE**

## LA JOÏE PAR L'ÉCOUTE

Aux racines de « l'Heure du conte »  
ou l'invention d'une tradition à  
l'usage des enfants.

Héritée de la *Story Hour américaine*, « l'Heure du conte » demeure indissociable de la création, le 12 novembre 1924, à Paris, de la première bibliothèque pour les enfants, libre, gratuite et solidaire : « l'Heure joyeuse », située à l'époque dans le préau d'une école désaffectée de la rue Boutebrie, dans le 5<sup>e</sup> arrondissement.

N'y étaient admis que les enfants sachant déjà lire, donc généralement âgés de 7 à 17 ans, issus de tous milieux et dans une mixité toute nouvelle. La première séance de contage eut lieu le jeudi 11 décembre 1924.

Le numéro 86 des *Cahiers de littérature orale*, coordonné par Nicole Belmont, Jean-Marie Privat et Marie-Christine Vinson, avec la participation de Viviane Ezratty, Marie-France Amara et Michèle Lebarbier est passionnant. Il nous plonge au cœur de la réflexion et des tâtonnements qui ont accompagné les débuts de cette « institution » aujourd'hui en question, mais tellement audacieuse à l'époque où le conte n'était pas spécialement bien vu des pédagogues.

Les différents articles analysent minutieusement la mise en place de cette pratique, des années 1920 à celles de l'entre-deux-guerres : le travail du passage de l'écrit à l'oral, comment se forge l'écoute ; les différents types d'oralités en présence tour à tour résistantes et joyeuses ; la nature du répertoire et la place du silence et de la rêverie qui accompagnent ce moment privilégié.

On y découvre l'itinéraire initiatique de bibliothécaires-pionnières, merveilleuses narratrices. Grâce à elles, s'invente et s'éprouve un métier : « former [...] lors des heures du conte, des auditeurs attentifs et

pouvant participer aux mondes imaginaires qui leur sont offerts de vive voix », rappelle Marie-Christine Vinson.

Tout commença sous la houlette d'un trio remarquable d'intelligence, de sensibilité et de rigueur : Claire Huchet<sup>1</sup> la directrice franco-américaine, assistée de Mathilde Leriche et Marguerite Gruny aux sensibilités complémentaires. Toutes deux exercèrent pendant plus de quarante ans dans les locaux de l'Heure Joyeuse. Viviane Ezratty, directrice des lieux dès 1986 puis de la médiathèque Françoise Sagan, précise dans un entretien qu'elles furent

« bercées de contes dans leur propre famille : la première avait passé sa jeunesse à la campagne, et la famille de la seconde était d'origine rurale ».

De son côté, Micheline Lebarbier s'appuie sur les notes de travail de Jacqueline Dreyfus pour rendre hommage à cette autre bibliothécaire-conteuse, diplômée de philosophie et de pédagogie mais oh ! combien modeste. Forte de son expérience à l'Heure Joyeuse, elle exerça seule dans la cité ouvrière du 140 de la rue de Ménilmontant, puis rue Fessart dans le 20<sup>e</sup> arrondissement pendant les années 1930, avant d'être arrêtée, puis déportée à Auschwitz dont elle ne reviendra pas.

Très rapidement ces apprenties-conteuses, débutantes dans la pratique de formes nouvelles de médiation orale de la littérature en bibliothèque, ont conscience de la dimension éducative, sociale et culturelle de leur mission. « Qui écoute une histoire forme société avec qui la raconte » écrivait Walter Benjamin. Elles ont à cœur de « transmettre le meilleur de la littérature enfantine ainsi que les valeurs véhiculées par celle-ci », écrit Marie-France Amara. Avec une grande authenticité dans leur démarche, elles font preuve de confiance, respect et exigence à l'égard des enfants. Ce sont « des esprits qui se cherchent et se

forment, esprits malléables, gardant les empreintes, si légères soient-elles, de tout ce que nous leur distribuons, à qui nous devons donc donner ce qu'il y a de meilleur», affirme Marguerite Gruny.

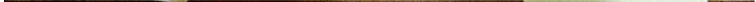
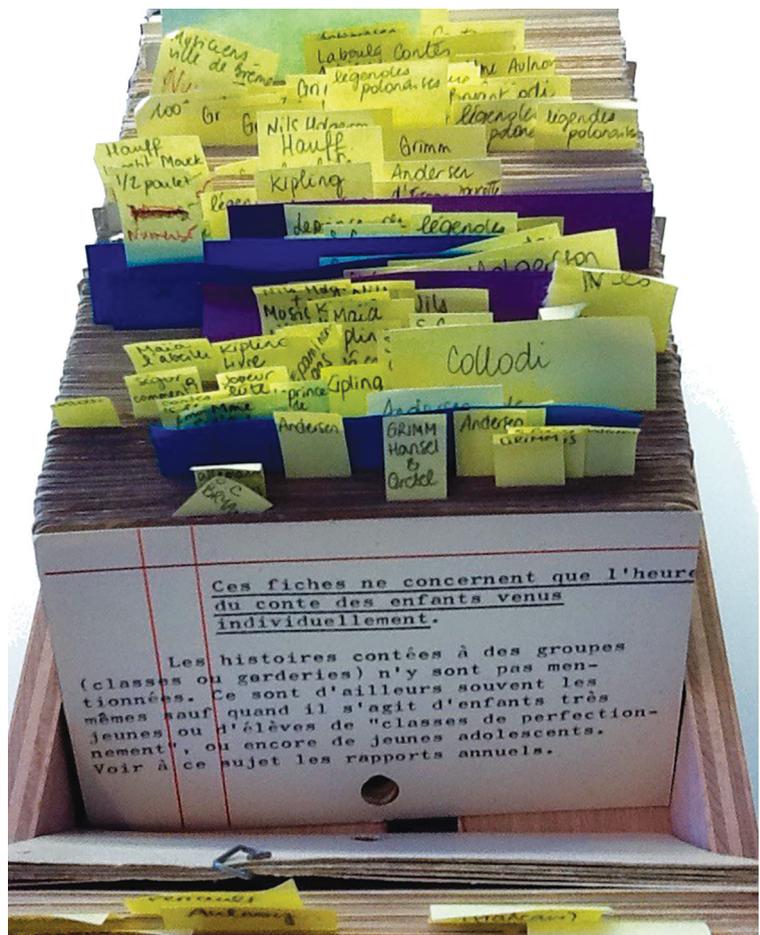
Les quatre établissent des fiches, manuscrites ou dactylographiées, dans un format standard, réalisées d'après contage. Y sont consignées des notes utiles où chacune écrit précisément et régulièrement les références du récit choisi, un élément saillant ou défailant de sa « performance », sa fatigue parfois ; l'impact de sa narration, la qualité de l'écoute, le goût et le comportement des jeunes auditeurs.

Chaque « racontée » fait suite à une préparation rigoureuse et méthodique des récits, nécessitant parfois un travail de réécriture dans l'intérêt des enfants, mais ce cadeau – on choisit toujours ce que l'on donne – peut être largement récompensé en retour. On reconnaît la fidélité des jeunes auditeurs à leur qualité d'attention. Certainement de futurs lecteurs.

Ces fiches s'apparentent, selon Viviane Ezratty, à ce que les ethnologues appellent un journal ou un carnet de terrain, « factuel et réflexif à la fois, personnel et à destination plus collective en même temps ». Elles constituent un véritable journal de bord ou carnet de terrain du vécu de ces « performances » de contage ou de lecture à haute voix (le premier souvent préféré au second car il faut « y mettre du sien » comme le déclare la petite Loulou à Jacqueline Dreyfus, lors d'une séance à l'Heure joyeuse). *In situ et in vivo*.

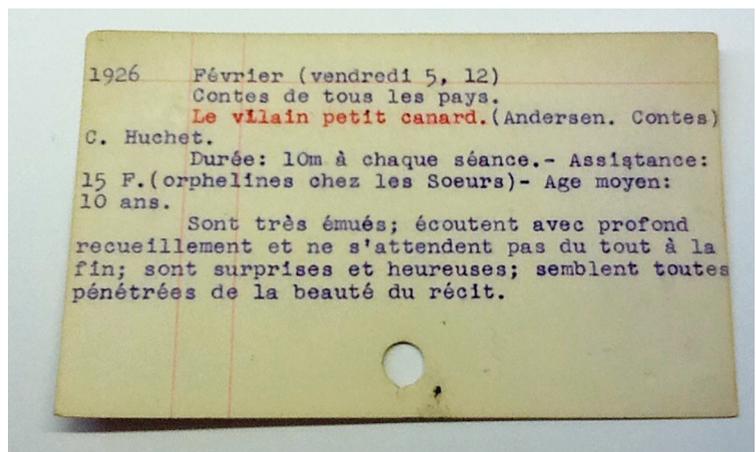
Ces fiches sont aujourd'hui conservées en tant que fonds patrimonial à la médiathèque Françoise Sagan.

Un constat s'impose aux pionnières : le travail de préparation, pour bien posséder son histoire, peut être conséquent, et il faut y croire, une fois qu'elle est soigneusement choisie. La dialectique entre l'écrit et l'oral est permanente ; la voix, le corps ont leur importance. Les enfants les



↑  
Un fichier des histoires racontées lors de l'Heure du conte.  
© Fonds patrimonial Heure joyeuse.  
in Cahiers de littérature orale, n° 86.

↓  
Claire Huchet, Heure du conte,  
5 février 1926.  
© Fonds patrimonial Heure joyeuse.  
in Cahiers de littérature orale, n° 86.





↑  
Avant même l'ouverture de l'Heure Joyeuse, Claire Huchet et Marguerite Gruny racontent des histoires aux enfants des jardins publics. Une du *Petit journal illustré* du 15 juin 1924, in *L'Heure Joyeuse, 1924-1994 : 70 ans de jeunesse*, Agence culturelle de Paris, 1994.

plus attentifs et sensibles aux récits sont ceux qui fréquentent régulièrement les séances. Ils en redemandent.

Les conteuses notent les bienfaits d'une écoute collective, d'un partage des émotions comme du silence.

Soucieuses de transmission, ces pionnières ont également charge de stagiaires : assistantes sociales, éducateurs, psychologues et bien sûr d'autres bibliothécaires, précise Jean-Marie Privat. (Rappelons ici que Geneviève Patte, fondatrice de La Joie par les livres et de *La Revue des livres pour enfants*, fut leur digne héritière.)

Aussi ce travail de compte-rendu doit servir de mémoire et plus tard de référence à leurs pairs. Les essais, les erreurs sont analysés. Le contexte des séances est pris en compte : on ne peut passer sous silence les conditions défavorables (public neuf, non averti, bande de petits émeutiers du quartier, bibliothèque citadelle assiégée qui rappelle les incidents récents, bien plus violents encore, obligeant la médiathèque Assia Djebar à fermer quelque temps ses

portes dans ce 20<sup>e</sup> arrondissement).

Mais d'autres séances sont sources de joie ; la parole est laissée parfois à ceux qui écoutent, les enfants invités à raconter à leur tour pour leur plus grand plaisir, et parfois même à inventer, à la suite de Mathilde Leriche. Une communion bienfaisante est à l'œuvre, revendiquée par cette « conteuse- née » :

« Le conte offre à l'enfant une détente ; il est libre, nul contrôle. Le beau jardin est grand ouvert où il peut aller aussi loin qu'il veut, découvrir des trésors, faire une moisson pour lui seul, choisir librement ce qu'il désire [...]. Une grande puissance de vie émane du conte. »

Ainsi s'est inventé un lieu où serait librement disponible de quoi nourrir la rêverie des enfants, par la lecture, l'écoute, les images visuelles ; « ces rêveries qui excluent toute intention didacticienne et qui mènent alors à la créativité », conclut Nicole Belmont.

Seul petit regret, l'absence dans ce numéro d'un article interrogeant la survivance, ces dernières années, de « l'Heure du conte ». Déjà, en 2005, dans *Conte en bibliothèque*, ouvrage collectif dirigé par Evelyne Cévin, la bibliothécaire-conteuse et formatrice s'interrogeait : « La plupart des bibliothèques pour la jeunesse annoncent, dans leur programme hebdomadaire ou mensuel, "l'Heure du conte". Qui raconte ? Des membres de l'équipe de la bibliothèque ou des personnes de l'extérieur ? Des "professionnels" ou des bénévoles ? Raconte-t-on vraiment ou s'agit-il de lecture à haute voix ? Quels genres de récits ? À quel public ? »

Aujourd'hui, « l'institution » est en mutation. Les bibliothèques deviennent des médiathèques et l'offre s'est diversifiée. On peut regretter le manque de formation, à l'exception de stages trop peu nombreux ; ce temps si nécessaire pour préparer, partager avec les collègues, transmettre, « débriefer » comme le faisaient leurs aînées

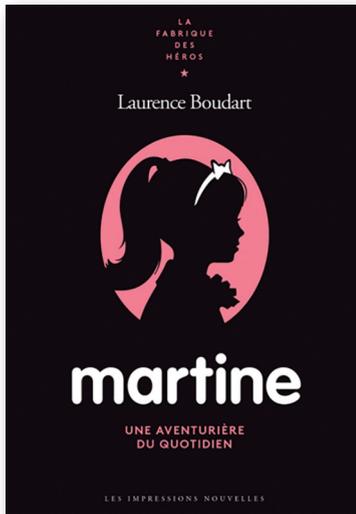
n'existe plus guère. Aujourd'hui « l'Heure du conte » est vécue davantage comme une activité « d'animation » de plus en plus tournée vers la petite enfance, et lorsque les moyens le permettent, on préfère recourir à des professionnels extérieurs ou à des amateurs bénévoles. Les séances tout public, parents et enfants réunis, ont cependant fait leur apparition.

Aux questions posées en 2005 par Evelyne Cévin, demeurent encore la confusion entre lire et raconter des albums, le recours aux images montrées en diapositive ; les contes traditionnels sont peut-être en perte de vitesse, face à une demande accrue de récits détournés ; « le conte en spectacle » est de plus en plus réclamé, dans des lieux pourtant peu équipés... Je renvoie, pour une suite historique, aux interviews réalisées par la commission mémoire de l'APAC<sup>2</sup> de Marie-Isabelle Merlet, responsable de la section jeunesse de la bibliothèque Beaugrenelle (aujourd'hui Andrée Chédid), initiatrice pendant vingt-sept ans de la Journée du conte, sans vedettariat, avec des enfants conteurs formés à l'année, ainsi qu'à celui d'Evelyne Cévin, autour du Renouveau du conte et du rôle joué par la bibliothèque des enfants de Clamart. Mais je veux rendre grâce à toutes ces bibliothèques qui, pour ne parler que de la région parisienne, poursuivent ou ont poursuivi la transmission et perpétuent avec bonheur, dans sa forme la plus simple, cette nécessaire institution. Qu'elles soient ici toutes remerciées.

**Muriel Bloch**

1. Auteure du célèbre album *Les cinq frères chinois, une histoire entendue racontée en anglais dans le quartier chinois de San Francisco et qui parut dans la traduction française en 1946 chez Bourrelrier*.

2. <https://vimeo.com/355960982> ; <https://vimeo.com/355957006>



LES IMPRESSIONS NOUVELLES, 2021  
COLLECTION LA FABRIQUE DES HÉROS

**Laurence Boudart**

**Martine, une aventurière  
du quotidien**

ISBN 978-2-87449-858-9

**128 pages**

**12 €**



## MARTINE AVENTURIÈRE DU QUOTIDIEN

Depuis 1954, la célèbre Martine, de Marcel Marlier, tient une place à part dans la culture enfantine franco-belge. Regardée de haut – très haut – par la critique officielle de la littérature jeunesse, la petite fille modèle des trente glorieuses semble imperméable à toutes les moqueries. Les mérite-t-elle ? En lectrice attentive, Laurence Boudard répond à cette question par un essai attentif et, somme toute, pas si sévère...

Pas facile de faire un essai à sensation d'une héroïne aussi lisse, que rien ne décoiffe et qui choisit toujours avec grand soin le ruban qui retient ses cheveux. Sensation que l'on ne pourra pas non plus espérer du côté de Marcel Marlier (1930-2011), créateur résolument discret, ni de son scénariste historique encore plus discret Gilbert Delahaye (1923-1997)

Laurence Boudard, licenciée en traduction et docteure en lettres modernes, s'en acquitte pourtant,

avec calme pourrait-on dire, se faisant lectrice scrupuleuse et attentive des soixante albums parus entre 1954 (*Martine à la ferme*) et 2010 (*Martine et le prince mystérieux*). Laisant de côté la sociologie du lectorat et l'investigation éditoriale, elle retrace les évolutions que ce tableau annuel d'une enfance heureuse peut, volontairement ou involontairement, receler.

Passés les tout premiers réglages du personnage, Martine n'est pas là pour surprendre, les adultes qui l'entourent non plus. Les titres sont d'une transparence parfaite : si *Martine prend le train*, c'est sûr : elle prendra le train et arrivera à bon port. Si en 1954 (*Martine en voyage*) Martine fait une fugue, ne sait pas lire – s'asseyant ainsi sur un banc à la peinture fraîche qui tache sa robe – et s'accompagne de Cacao, une poupée évidemment noire et donc très extraordinaire, on ne l'y reprendra plus. Elle nous laisse voir sa célèbre culotte blanche ? Marcel Marlier s'en explique : « Je l'ai toujours habillée au goût du jour. Dans les années 1950, les fillettes avaient des jupes courtes, je n'y peux rien. » Culotte que l'on ne verra d'ailleurs plus à partir des années 1970 grâce aux pantalons et aux jupes plus longues.



*Martine embellit son jardin*, ill. Marcel Marlier, Casterman, 1970.



Petite fille parfaite, « persuasion clandestine de l'identité sexuée » distillée par la littérature et les magazines jeunesse pour reprendre l'expression de Mona Chollet (dans *Beauté fatale*) ? Laurence Boudart rappelle pourtant que Martine n'a pas les deux pieds dans la même chaussure vernie : « Si la présence d'un certain culte de l'apparence ne peut être nié, il serait faux de ne lire la série qu'à travers ce seul prisme. Martine incarne également l'image d'une fille qui empoigne une canne à pêche, met ses pieds dans la boue ou attrape des lapins à main nue. »

L'apparence impeccable de Martine est donc trompeuse et l'assignation de genre est somme toute assez peu appliquée à cette enfance idéalisée. Quand il s'agit d'accomplir des tâches ménagères, Jean, le petit frère de Martine, est requis lui aussi. Pour les adultes, c'est une autre histoire. Maman ne travaille pas<sup>1</sup>, Papa oui (à quoi ? mystère...) et la fantasque Tante Lucie, si elle travaille (à quoi ? mystère là aussi) c'est bien parce qu'elle est célibataire, et d'ailleurs elle conduit sa propre voiture. Le moniteur de ski est un monsieur, la professeur(e) de danse est une dame.

Mais de discrets glissements sont à l'œuvre. Si Marcel Marlier initie Martine au sport, il commence par le ski, tout sauf populaire en 1959, continue par l'équitation en 1966. La petite fille passe directement de débutante à championne, savourant pourtant sa victoire « sans excès d'orgueil ». Quand elle prend des cours de danse (1972) elle ne sera rien moins que petit rat de l'Opéra. Mais quand elle découvre la voile (1979) ce sera dans un centre populaire de la côte belge (avec nuits en dortoirs) et quand elle apprend la natation (1975), elle le fait dans une foule d'enfants de toutes les couleurs et de toutes les origines. Ce faisant, la camaraderie devient aussi importante que l'accomplissement de soi. Ainsi, l'autrice relève que, peu à peu, l'héroïne se rapproche du public qui la lit, même si ce public n'entre pas dans le champ de son essai, ce que l'on peut regretter. Si ses premiers



↑  
Martine fait ses courses, ill. Marcel Marlier, Casterman, 1964.

voyages sont en transatlantique (1961 – la piscine du pont supérieur est si délicieuse !) ou en avion première classe, le voyage en train (1978) la conduira de Paris à Dieppe en train corail. Car l'autrice remarque également que le cadre de la série se francise.

« Dans le monde de Martine, il n'existe que peu, voire pas du tout, de problèmes, ni de dangers, ni de misère. Seule la face la plus aimable du monde se fait jour. L'Histoire est évacuée et les questions sociales ou sociétales sont à peine effleurées. Martine cherche à faire rêver les petites filles, à leur offrir un monde d'évasion à leur portée, en les maintenant dans un cadre foncièrement positif. » L'autrice pointe alors le seul vrai danger qui guette : « ce système a ses limites, à commencer par une forme de lassitude. »

En vérité, au centre de cet univers, il y a la passion du dessin de Marcel Marlier et elle seule. Le reste semble si peu compter que l'on regrette que l'autrice ne dirige pas davantage son enquête vers le mystère éditorial que cela représente, à commencer par ce premier scénariste si transparent.

Si Marlier travaillait à partir de petites modèles de son entourage qu'il photographiait, il en changea régulièrement au fil des années. Malgré leur attention les lecteurs et lectrices s'en aperçoivent à peine mais Martine change sans cesse. Elle peut avoir 4 ans (au début) ou 12 ans (2000). Fugacement elle a une sœur, Nicole (*Martine à la mer*) quand, tout aussi fugacement, la voilà dotée d'un frère, Philippe (*Martine fait ses courses*).



Tout aussi flou est l'endroit où vit Martine. Soudain, le dessinateur s'offre une référence à *Chantons sous la pluie* ou assoit sa Martine du moment dans un fauteuil en rotin hautement référencé... Les tenues suivent la mode, il nous l'a dit, mais les coiffures sont tout autant changeantes. Monsieur Marlier passe sagement une douzaine de mois sur un album et il ne s'ennuie pas. Laurence Boudart cite ainsi un ancien élève d'école d'art, belge lui aussi, Benoît Poelvoorde : « Regarde le décor, regarde comment Marcel Marlier peint le temps qu'il fait, un orage, un matin, un soir, la pluie. Regarde comment il dépeint une époque, des codes, regarde ses personnages se dire bonjour, partager de l'amitié. (...) Il me fait penser au peintre David, le spectacle est partout et dans chaque recoin de la toile. » Dans son sage petit théâtre, Marcel Marlier s'amuse...

Et nous aussi nous amusons quand l'autrice nous décrit la façon dont l'éditeur de Martine doit se bagarrer avec cette œuvre pour la rendre acceptable par les petites lectrices d'aujourd'hui, hors la nostalgie de leurs mères. Si, dans le catalogue Casterman, la collection « historique » garde sa place intacte, à partir de 2010 démarre une entreprise de modernisation. Aucune atteinte aux images n'est envisageable, patrimoine intouchable qui n'autorise aucun continuateur comme ont pu en avoir d'autres univers. La seule variable d'ajustement est dans le texte. Un tourne-disque dans l'image, objet si évident dans les années 1960 que le texte n'en fait pas mention ?

« – C'est quoi demande Manon en observant le vieux tourne-disque.

– Un appareil à musique. Il appartenait à ma mère quand elle était petite. D'ailleurs elle m'a donné tous ses disques ! »

Et hop, deux générations de gagnées ! Mais que faire de « Cacao » (*Martine en voyage*, 1954) ? Dans cet album, la compagne de Martine « n'est autre qu'une poupée, aussi grande et d'apparence aussi humaine qu'elle, qui, dans la version originale s'appelle, comme nous l'avons vu, Cacao, en référence à la couleur de sa peau. Cacao est encore moins zélée que Martine puisqu'elle ne parvient pas à retenir son propre nom et c'est elle qui se coltine seule la lourde valise qu'ont préparée les deux fillettes. Alors que Martine exhibe une jolie robe élégante, Cacao porte un fichu passablement risible. Face à un remugle colonialiste aussi évident que gênant, les éditions postérieures ont discrètement rebaptisé Cacao en Annie, tandis que la poupée est devenue une fillette à part entière. Ni vu ni connu ».

Mais Cacao ou Annie, c'est toujours elle qui porte la valise...

Bref, à l'heure du *Martine Cover Generator* (aujourd'hui en open source), la petite fille modèle du baby-boom tient une drôle de place dans la culture enfantine et adulte franco-belge. Si elle commence sa carrière en admiratrice fleur bleue de la nature et de ses animaux, elle finira par prendre conscience (sous la plume de Jean-Louis Marlier, à partir de 1997) de la nécessité de la sauvegarder (*Martine protège la nature*, 2009), comme rattrapée par l'Histoire qu'elle avait soigneusement tenue à distance jusque là. Mais les enfants d'aujourd'hui qui ne peuvent plus mettre le nez dehors sans surveillance (voire sans masque) peuvent raisonnablement envier cette lointaine consœur si optimiste à qui tout était permis, sauf se décoiffer...

**Marie Lallouet**

**1. La série d'animation de 2012** (*Les Armateurs*) lui attribue la profession de vétérinaire.

Pour voyager Martine a mis sa plus jolie robe. On voit danser son ombrelle au-dessus de son chapeau de paille garni de cerises. Cacao porte la valise. Elle est ravissante avec son foulard qu'elle a noué sur la tête.

- Où allons-nous? demande Cacao.
- En Afrique.
- Est-ce loin l'Afrique?
- Oh oui, répond Martine. Très loin. Il faut prendre le train et le bateau.



↑  
Martine en voyage, ill. Marcel Marlier, Casterman, 1954 et 1995. ↓

Pour voyager Martine a mis sa plus jolie robe. On voit danser son ombrelle au-dessus de son chapeau de paille garni de cerises. Annie porte la valise. Elle est ravissante avec son foulard qu'elle a noué sur la tête.

- Où allons-nous? demande Annie.
- En Afrique.
- Est-ce loin l'Afrique?
- Oh oui, répond Martine. Très loin. Il faut prendre le train et le bateau.

